

Tchicaya U Tam'si : l'Afrique des absurdités et des paradoxes

André Djiffack
University of Oregon

La réputation de poète de Tchicaya U Tam'si¹ a très souvent occulté son œuvre romanesque, pourtant tout aussi remarquable. *Le Mauvais sang* (1955), *Feu de brousse* (1957) *A triche cœur* (1960) *Epitomé* (1962), *Arc musical* (1970), *Le Pain et la cendre* (1979), *Le Ventre* (1979) et *La Veste d'intérieur* (1978) sont autant de recueils qui le classent au rang des poètes africains les plus inspirés de sa génération. D'entrée de jeu, il conviendrait de signaler combien le génie créateur du poète congolais va à contre-courant du mouvement de la Négritude dont les figures de proues sont Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Léon-Gontran Damas.

Dans son article intitulé « Lumumba dans l'œuvre poétique de Tchicaya U Tam'si », Claudia Ortner-Buchberger fait remarquer la distance du poète congolais par rapport au mouvement : « Bien qu'il ait été encouragé par L. S. Senghor, Tchicaya a refusé d'être inséré dans le mouvement de la négritude, basé sur une ontologie de « valeurs nègres » auquel correspond au fond une esthétique du romantisme » (139). Depuis la Négritude des années 1930 jusqu'à nos jours, les écrivains du monde noir expriment, avec force récriminations, la singularité du destin nègre dans un univers aux ordres judéo-chrétiens.

1 Né au Congo en 1931 et de son vrai nom Gerald-Felix Tchicaya, il adopte le nom de plume de Tchicaya U Tam'si dès son premier recueil de poèmes, *Le Mauvais sang* (1955). Frondeur du mouvement de la Négritude, admirateur de Rimbaud et chaud partisan de Lumumba, il impose sa voix à la poésie africaine de langue française avec une série de recueils très souvent jugés hermétiques. À partir des années 1980, il livre au public une création romanesque dont l'écriture doit largement à la poésie. En 1988, Tchicaya U Tam'si meurt à Paris, un an après la parution de *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*.

Dans ses écrits, Tchicaya U Tam'si fait montre d'une profondeur d'inspiration dont le point focal est la tragédie du monde noir, certes, avec son lot de tourments, depuis la douloureuse rencontre avec l'impérialisme européen jusqu'à la faillite des indépendances. Sa verve poétique et son exigence stylistique poussent ses écrits aux confins de l'hermétisme sans toutefois leur ôter une troublante lucidité dans l'analyse des drames qui jonchent l'histoire africaine. Le recul critique qu'il adopte dans sa représentation de l'Afrique tranche avec les plaintes de nombre de créateurs noirs.

Tout en se démarquant des sentiers battus et versant par moment dans l'opacité, Tchicaya U Tam'si procède à une analyse froide de l'histoire africaine depuis sa rencontre avec l'homme blanc tandis que ses congénères, inlassablement, poétisent l'Afrique précoloniale, invectivent contre le colonialisme et stigmatisent les errements postcoloniaux; question de souligner la cruauté de l'impérialisme européen qui n'en démord jamais. Ces plaintes qui datent de l'ère de la Négritude ont largement façonné la vision du monde des intellectuels africains qui, de manière inlassable, ressassent ces thèses attendrissantes par leur dose de vœux pieux et de bons sentiments. Mukala Kadima-Nzuji fait remarquer l'iconoclastie de Tchicaya U Tam'si :

D'une manière générale, les poètes de la négritude s'en tiennent à la dénonciation du désastre causé par l'homme blanc en terre africaine; ils ne cherchent guère à savoir pourquoi un tel désastre a pu être possible, ou s'ils se posent la question, ils trouvent la réponse dans l'esprit de conquête et de lucre de l'homme blanc. Pour le Congolais Tchicaya U Tam'si, ce sont les valeurs considérées par les poètes de la Négritude comme propre aux civilisations négro-africaines, à savoir la danse, le chant, l'émotion, l'intuition, etc., qu'il faut incriminer. Car à l'agresseur rusé et techniquement mieux armé, elles n'ont su opposer que négrerie de pacotille (148)

Le moins que l'on puisse en déduire, c'est que la stratégie de la Négritude et des intellectuels africains qui lui ont emboîté le pas n'arme pas la victime pour conjurer la sujétion, sans doute, parce qu'elle fait l'économie de l'autocritique qu'à laquelle convie Tchicaya U Tam'si.

La démarche intellectuelle de l'auteur du *Mauvais sang* semble suggérer que l'ancien colonisé qui se repense pourrait ébranler, voire, détruire le rapport maître/esclave ou sujet/objet qui scelle son destin. Il est puéril d'envisager la fin de l'imposture du conquérant par de bons sentiments et

autres gémissements. La triviale réalité indique qu'il s'agit d'une question de rapport de force.

Plus spécifiquement, l'œuvre littéraire de l'écrivain congolais a pour motifs la traite négrière et l'esclavage transatlantique, la conquête et la colonisation européenne, le mythe de Lumumba et les dérives postcoloniales. En somme, Tchicaya U Tam'si exprime lui aussi la tragédie du monde noir, mais dans l'ultime but d'émanciper la personnalité africaine dont l'assujettissement au conquérant blanc remonte à l'exploration des côtes africaines.

Si le devoir de mémoire et l'appel à la prise de conscience ne sont pas des préoccupations exclusives à l'auteur de *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, il n'en reste pas moins qu'il se démarque par sa lecture autocritique. Force est donc d'admettre que, dans le cas d'espèce, l'exposé de la mémoire historique reflète les déchirements de l'écrivain congolais qui en appelle à une nouvelle façon d'être. Aussi, incite-t-il les Africains à regarder les défaillances de leur propre culture, culture qui a étalé ses limites face à l'adversité. C'est ici que se dessine l'originalité de l'écrivain congolais.

Analysant les horreurs qui jonchent l'histoire africaine, Tchicaya U Tam'si en arrive à établir sans détour la part de responsabilité des Africains dans le sort peu enviable que leur a infligé le conquérant. À la différence de ses pairs qui décrivent les rapports Afrique/Occident sous l'angle essentiellement manichéen de victime/bourreau, Tchicaya U Tam'si ose inviter à une introspection. Nombre d'intellectuels du monde noir sont obsédés par la cristallisation manichéenne, une analyse au premier degré.

En gros, Tchicaya U Tam'si se demande pourquoi l'Afrique et des Africains sont des éternelles victimes; ce faisant, il pose la problématique coloniale et postcoloniale sous un angle nouveau. Contrairement à ses congénères qui, inlassablement, investissent Prospero et ses héritiers, l'auteur du *Mauvais sang* scrute Caliban et passe un jugement sans complaisance. On pourrait parler d'autocratie. Cette mise en cause doublée d'examen de conscience est une démarche personnelle qui, pour le moins, bouscule les schémas de pensée conventionnelle. De ce point de vue, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* est une œuvre novatrice car, l'écriture du paradoxe et l'exposé sur l'absurdité du destin africain qui s'y déploient marquent la singularité de l'écrivain congolais dans l'analyse des drames perpétuels qui affligent le monde noir.

Une étude portant sur cette vue iconoclaste du romancier est risquée, en raison, d'un côté, des dangers de récupération par les héritiers des négriers et, de l'autre, de la fierté chatouilleuse et de l'amour propre ombrageux de l'intelligentsia africaine. Voilà qui explique la chape de silence qui

a longtemps pesé sur toute démarche autocritique dans la lecture de l'universel assujettissement de l'Afrique et des Africains.

Transcendant pour ainsi dire la rengaine et l'invective contre le système colonial, et se montrant sans égard pour l'orgueil de ses congénères, Tchicaya U Tam'si procède à un examen sans complaisance du rôle joué par l'Africain lui-même pour faciliter la domination blanche. Au-delà du procès de culture, le romancier relève de sérieuses failles dans la mentalité noire, failles qui, depuis l'exploration des côtes, mettent tout un continent à la merci de l'étranger concupiscent. Du reste, il serait plus dommageable d'escamoter la question en raison de sa complexité et autres controverses qui lui sont inhérentes.

Et si l'Afrique refusait le développement? est une franche contribution au débat qui a valu à son auteur une avalanche d'attaques perfides. Axelle Kabou y affirme en effet : « Les Africains paraissent peu enclins à effectuer des analyses auto-centrées sur leur arriération » (29). La célébration de la convivialité, de l'hospitalité, du collectivisme et de l'humanisme de la culture africaine occulte la vulnérabilité de cette civilisation, inapte à opposer une résistance de taille à l'envahisseur et, partant, à assurer l'épanouissement des Africains.

Ultime publication de Tchicaya U Tam'si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* apparaît, à plusieurs égards, comme la somme des écrits de l'écrivain congolais. Ses genres et thèmes favoris se donnent rendez-vous dans un récit qui respire, en prime, l'épanouissement de sa veine créatrice. Pour être plus précis, les légendes africaines y côtoient une intrigue romanesque rocambolesque, la mesure du poète s'allie aux talents du prosateur, et le conteur est doublé d'historien. Par ailleurs, les enjeux géostratégiques des puissances occidentales s'y bousculent avec un fracas inversement proportionnel à l'impuissance des Africains, depuis l'esclavage jusqu'à la dérive post-coloniale.

Plus significatifs, les tourments de la famille Poaty symbolisent l'effondrement de tout un continent. À une intrigue basée sur la saga des Poaty, Tchicaya U Tam'si associe les temps forts des drames du Congo et, partant, du monde noir, qui en sont le prélude et la conséquence. En clair, le destin nègre a partie liée avec les forces planétaires, car il existe des vastes réseaux d'interaction de l'un à l'autre. Il serait donc vain de vouloir comprendre l'Afrique en la soustrayant de l'espace-temps global qui l'informe.

À partir d'ici, il convient de signaler la distance de l'écrivain congolais par rapport au mouvement de la Négritude en particulier et aux autres écrivains africains en général. Autant Senghor, Césaire, Damas et leurs disciples font le procès de l'Europe colonisatrice tout en revalorisant la

civilisation et le passé précolonial africain, autant Tchicaya U Tam'si restitue la responsabilité des Africains dans les drames qui les accablent depuis l'exploration de leurs côtes. La Négritude célèbre l'humanité africaine tandis que Tchicaya U Tam'si en scrute les failles. Aux épanchements lyriques des uns, le romancier oppose une attitude autocritique. Ce faisant, il surpasse les récriminations contre le système dominant pour mener, en profondeur, une réflexion sur la condition des Nègres.

Pour la circonstance, l'écrivain emprunte au paradoxe, à l'absurde, et même à la boutade. *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* est construit autour d'une intrigue poignante. Le lecteur est constamment interpellé par les malheurs en série qui accablent les Poaty ainsi que les misères d'un Congo en proie à la lutte pour le pouvoir. Ce faisant, l'écrivain procède à un examen critique de la personnalité africaine.

Tchicaya U Tam'si préconise, comme théorie de base, la domination de l'Afrique rendue effective par la complicité des Africains eux-mêmes. Cette hypothèse est rarement évoquée dans le champ des études africaines. Aussi, l'auteur du *Mauvais sang* s'attaque-t-il de front aux Africains qui, toujours, jouent le jeu de l'étranger pour l'asservissement de ses propres frères. Dans *Epitomé*, la rage du poète contre la Négritude et son aversion contre la trahison des Africains est sans retenue :

*Je vends ma négritude
Cent sous le quatrain
Et vogue la galère
Pour des Indes soldées
Ah quel continent n'a pas ses faux nègres
J'en ai à vendre
Même l'Afrique a aussi les siens
Le Congo a ses faux nègres (65)*

Le poète ne comprend pas que les Africains pactisent avec les trafiquants d'esclaves et autres forces coloniales. Dans un style incisif et acerbe, il démontre combien ces accointances relèvent de la trahison et de la vilénie. Tchicaya U Tam'si laisse à Senghor et à ses disciples le soin de chanter les valeurs nègres et l'art de magnifier le passé africain, fait de grands empires, de princes richement parés et de vie douceuse. Senghor poétise :

*Quels mois? quelle année?
Komba Ndoféne Dyouf régnait à Dyakhâw, superbe vassal
Et gouvernait l'Administrateur de Sine-Saloum.*

Le bruit de ses aïeux et des dyoung-dyouns le précédait.
Le pèlerin royal parcourait ses provinces, écoutant dans le
bois la plainte murmurée
Et les oiseaux qui babillaient, et le soleil sur leurs plumes
était prodigue
Écoutant la conque éloquente parmi les tombes sages.
Il appelait mon père « Tokor » ; ils échangeaient des énigmes
que portaient des leviers à grelots d'or
Pacifiques cousins, ils échangeaient des cadeaux sur les bords
du Saloum
Des peaux précieuses des barres de sel, de l'or du Bouré de
l'or du Boundou
Et de hauts conseils comme des chevaux du Fleuve.
L'Homme pleurait au soir, et dans l'ombre violette se
lamentaient les khalams (31-2).

Senghor construit de ce fait la mythologie d'une Afrique ancestrale paradisiaque, avec des royaumes prospères, des mœurs conviviales, un mode de vie essentiellement solidaire, une stabilité et un pacifisme social imperturbable. Bref, il projette l'image d'une Afrique où régnait un parfait équilibre cosmogonique. Soit ! Cette prémisse autorise toutes les lamentations sur la cruauté des esclavagistes et colonisateurs dont le vandalisme a eu raison de l'affinement de la civilisation africaine d'alors. Les écrivains de la Négritude et leurs épigones peuvent ainsi s'épancher sur l'effondrement de l'humanité africaine, passant soigneusement sous silence les contradictions et les faiblesses de l'Afrique antécoloniale et, surtout, les atouts de la culture conquérante. Un angélisme qui, pour le moins, fausse le diagnostic de la dynamique de rapport de force qu'induit l'impérialisme européen.

Il y aurait beaucoup à redire sur l'Afrique mythique de Senghor et de ses disciples. Les royaumes prospères ne pouvaient se construire que par la conquête et la soumission des autres peuples africains ; les souverains richement parés impliquent l'existence d'une société de castes, avec, au bas de l'échelle, les esclaves ; on pourrait aussi évoquer un système gérontocratique, avec une caste de notables au pouvoir secret et mystificateur. Pourquoi se leurrer, si les Africains ont été réduits à l'esclavage et toute l'Afrique soumise à la colonisation, c'est non seulement à cause des faiblesses réelles par rapport à l'envahisseur, mais aussi, en raison d'une culture africaine admettant ou intériorisant ces pratiques. Axelle Kabou est plus percutante :

Les Africains doivent donc savoir qu'ils perdent à coup sûr, à vouloir poser le problème de la colonisation par l'Occident en termes moraux. Car, de ce point de vue, toutes les colonisations se valent. Les empires, en Afrique comme ailleurs, se sont construits par la spoliation, le massacre et la domination de l'autre. Il faut chercher ailleurs que dans la morale et l'esthétique les raisons de la prétendue singularité d'une traite négrière dont les relations intra-africaines antécoloniales sont loin d'être exemptes [...] Cela signifie que pour tirer les enseignements pratiques de la traite et de la colonisation, pour être en mesure de les lire dans leur dimension historique et dans leur cruelle banalité, il faut commencer par déchromatiser le débat (108).

En clair, la domination blanche ne vient ni du néant ni de la mélanine, du moment où la culture africaine lui avait longuement préparé le terrain, au moins, par la pratique de la traite et la conquête des peuples voisins.

Depuis la Négritude, les écrivains du monde noir se gardent de souligner l'urgence d'une franche réévaluation de la culture africaine. Bien au contraire, ils se confinent dans l'invective contre le maître et la nostalgie des traditions africaines d'antan. En clair, la mission de revalorisation de la culture africaine précoloniale mobilise les énergies et les passions en lieu et place d'une nécessaire réévaluation des forces et des faiblesses du continent. Ce faisant, l'Africain se voile la face sur la donne réelle qui reste et demeure celle de la domination occidentale.

Sans préconiser l'avènement d'une Afrique qui fasse table rase de son passé, il est fort à craindre que ce travail d'archéologie et de mémoire ne s'érige en finalité et non en moyen. Figurer le destin de tout un continent dans son passé et refuser de tirer toutes les conséquences de la domination étrangère ont, très souvent, été la préoccupation essentielle des intellectuels africains.

Naviguant à contre-courant, les écrits de Tchicaya U Tam'si dégagent toutes les conséquences de la tragique rencontre de l'Afrique avec l'impérialisme européen, intrusion ayant imprimé une force cadence au tourment nègre qui, depuis lors, a perdu le contrôle de sa destinée. L'exploration des côtes africaines, la traite négrière, la colonisation et la néo-colonisation sont des points saillants de la longue nuit dans laquelle est plongée l'Afrique noire. Dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, la peinture de ces moments historiques prend à contre-pied les récriminations habituelles.

À dire vrai, l'exploration des côtes inaugure une nécrologie sans fin dans la destinée du continent. L'écrivain évoque le passé douloureux de l'esclavage en avançant comme preuve le relevé de la flore. La métaphore

du sentier esclavagiste matérialisé par une vaste forêt d'arbres à pain souligne la profondeur de l'enracinement du mal. La mémoire de l'histoire a pour ainsi dire des traces physiques. Cette approche narrative dévoile l'ampleur de la traite négrière. C'est donc dire que l'arbre à pain, qui donne son titre au récit, est aussi le symbole par excellence du trafic des Nègres. Avec cette mise en récit de la traite négrière, Tchicaya U Tam'si se fait historien :

L'arbre à pain, venu d'Asie du Sud-Est, s'est acclimaté et fait partie du paysage, avec le palmier à huile, l'avocatier. Il a le tronc argenté, pas toujours droit. On le voit tout au long de la côte atlantique du Congo, de Loango à Mayumba, jusqu'à Setté Cama. Plus loin peut-être encore. Plus loin à l'intérieur des terres, on le trouve en colonies le long des anciennes pistes qu'empruntaient les caravanes des marchands d'esclaves. Grâce à lui, on pourrait faire le relevé des itinéraires de ces chasses à l'homme, de sinistre mémoire.

Personne ne sait plus le rapport, pas si lointain que ça, entre l'arbre à pain et le fameux marché triangulaire. Entre Diosso et Tchilunga, où il vit en colonies très denses, il atteste que ces villages avaient leurs marchés où un homme ne se vendait même pas pour le poids de sa douleur. Avant de les embarquer pour les lointaines terres d'Amérique, on les engraisait, on les gavait des fruits si doux de l'arbre à pain (18).

L'exploration des côtes africaines constitue le contact initial entre l'Afrique et l'Europe. De ce détail qui paraît anodin, découlent de tragiques implications historiques que sont la traite négrière, la colonisation et le reste. Le péché originel de l'Africain est moins de n'avoir pas entrepris, en premier, l'exploration, la conquête, la colonisation et l'exploitation de l'univers et des autres peuples, que d'avoir failli à se poser des questions pertinentes sur la présence de l'intrus. Les navires qui sillonnent les côtes du continent noir et les comptoirs qui s'y établissent ainsi que la pénétration européenne à l'intérieur des terres sont des étapes successives qui auraient dû donner l'alerte. D'un naturel convivial et hospitalier, l'Africain est littéralement abusé dans son commerce avec le nouveau venu. Dans *The Pleasures of Exile*, George Lamming décrit ce trait de caractère : « For Caliban also has this tendency to take people at their face value. Whereas Prospero's fear springs from a need to maintain his power – for to lose his power is to lose face – and it is only through power that the world knows him. Caliban is the epitome of pure and uncalculated naïveté [...] »

But it is this original tendency to welcome that gets Caliban into trouble (114).

À ce propos, l'arbre à pain témoigne du genre de transactions entre l'Africain et les flibustiers. C'est la marque visible de la curiosité de l'homme blanc explorant de nouveaux horizons, sa recherche de climats propices pour les cultures tropicales et, plus lucratif, l'occasion rêver pour entreprendre l'atroce trafic des Nègres. À l'évidence, Tchicaya U Tam'si puise dans l'histoire africaine son matériau d'écriture. L'on a tendance à oublier qu'au Congo, Loango fut une plaque tournante de l'esclavage, tout comme, entre autres, l'Île de Gorée au Sénégal et le Golfe de Guinée.

À la différence des écrivains noirs de la diaspora pour qui l'esclavage est un sujet obsessionnel, très peu d'écrivains africains du continent évoquent ce commerce honteux dans leurs écrits. D'une façon générale, les Africains de la diaspora posent la question de la traite négrière, de la déportation et de l'esclavage autant que ceux du continent scrutent inlassablement la problématique coloniale et post-coloniale. Il s'agit bien, ici et là, du perpétuel assujettissement du Nègre par l'homme blanc. Pour illustrer rapidement ces deux tendances, l'on citerait volontiers *Racines* d'Alex Haley et *Toussaint-Louverture* d'Aimé Césaire pour l'esclavage; *Le Vieux nègre et la médaille* de Ferdinand Oyono et *Le Pauvre Christ de Bomba* de Mongo Beti pour la colonisation.

On pourrait tout de même s'interroger sur l'amnésie de l'Afrique qui, malgré les marques si visibles de l'esclavage, garde un lourd silence sur un sujet aussi troublant. Et il est assez déconcertant qu'en ce début du troisième millénaire, il se trouve encore des Africains vendant leurs propres enfants dans d'autres pays africains pour travailler dans des plantations de produits tropicaux destinés à l'Occident. La Côte d'Ivoire, le Gabon et le Cameroun recevraient des cargaisons en provenance du Benin, du Niger, du Mali, etc. Pareillement, l'hospitalité et la domesticité dans nombre de villes africaines masquent mal un esclavage sournois. Loin d'être résiduelle, la traite négrière est une banale activité quotidienne au Soudan. Il serait intéressant d'étudier ces néo-esclavages, en comparaison avec la traite transatlantique et l'esclavage intra africain d'antan, d'en rechercher les motivations, les pratiques, les réseaux, les bénéficiaires, les sentiments des victimes, etc.

De prime abord, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* pose la question de l'impérialisme occidental dans son essence dramatique, car le dénouement du récit dénonce sans ambages la responsabilité des Africains qui ont cédé ce qu'ils ont de plus précieux contre de la pacotille. Le jugement de l'écrivain est sans appel :

Le goût de la pacotille remonte aux temps anciens, où le clinquant de la verroterie s'échangeait contre de l'ivoire ou du mental jaune. Ce n'est pas un mauvais conte que l'histoire pitoyable de ce chef qui céda son territoire, ses femmes et ses enfants contre une veste bleue à galons dorés et un bicorne à panache. Il demanda aussi l'épée à fine lame en acier de Tolède, que l'officier blanc ne voulait céder contre des gris-gris. Donne quelque chose de mieux, demandait l'officier. Notre chef n'avait plus d'âme pouvant servir au troc, s'étant laissé soûler à mort, à tant boire du tafia! (294-5).

La naïveté et l'inconséquence des chefs africains lors des transactions avec les Européens sont d'indubitables faits historiques et contemporains. Quelle que soit la période de l'histoire considérée, il est constant de voir l'Africain se dépouiller pour le bien être du maître. On pourrait d'ailleurs mentionner, par parenthèse, que même l'histoire des résistances à la conquête européenne est riche en trahisons.

Tchicaya U Tam'si narre le fiasco des indépendances africaines dans un récit dont la chute est une rétrospective sur le précédent de la trahison des roitelets nègres. En d'autres termes, il trace un parallèle entre la vilenie des roitelets nègres d'hier et la sottise des tyrans d'aujourd'hui. Pendant plus de cinq siècles, l'Africain n'a ni changé de pratique ni remis en cause les fondements de sa culture, encore moins pris l'exacte mesure de son commerce avec l'étranger. Pour satisfaire leur instinct égoïste, nombre de potentats africains en sont encore à sacrifier leurs congénères et les ressources naturelles de leur pays à la voracité occidentale, sous fond de luttes fratricides. George Lamming affirme à ce propos :

Caliban is the excluded, that which is eternally below possibility, and always beyond reach. He is seen as an occasion, a state of existence which can be appropriated and exploited for the purposes of another's own development [...]

The difficulty is to take from Caliban without suffering he pollution innate in his nature (107).

Il existe cependant un haut degré d'intelligence entre la rapacité des négriers dont la convoitise est sans limite et l'égoïsme des Africains, fascinés par le clinquant et la sanction venue d'ailleurs. Incapable de se trouver une créativité pour pourvoir à ses besoins propres, l'Africain en est encore à attendre son bien être du maître, attitude qui traduit un complexe de dépendance. Il est pour le moins curieux que ces faiblesses de l'humanité

et de la culture africaine fassent rarement l'objet de la critique alors même que l'opportunisme et l'instinct matérialiste de l'étranger à l'affût n'ont de cesse d'être vitupérés. L'un et l'autre ont partie liée.

En 1937 déjà, la vision poétique de Léon-Gontran Damas postulait que la tragédie nègre, dans le contexte colonial, résulte en partie de « nous-mêmes. » Il est pour le moins intrigant que *Pigments* et son auteur aient été occultés en France et dans les colonies. Précurseur de l'attitude autocritique, la veine poétique de Damas tranche avec l'orientation idéologique générale de la Négritude et annonce, avec un demi-siècle d'avance, la pensée autocritique de Tchicaya U Tam'si. Dans son poème intitulé « Ils ont », Damas cerne les contours de la question :

*Ils ont si bien su faire
si bien su faire les choses
les choses
qu'un jour nous avons tout
nous avons tout foutu de nous-mêmes
tout foutu de nous-mêmes en l'air
Qu'ils aient si bien su faire
si bien su faire les choses
les choses
qu'un jour nous avons tout foutu
nous avons tout foutu de nous-mêmes
tout foutu de nous-mêmes en l'air
Il ne faudrait pourtant pas grand'chose
pourtant pas grand'chose
grand'chose
pour qu'en un jour enfin tout aille
tout aille
aille
dans le sens de notre race à nous
de notre race à nous
Il ne faudrait pourtant pas grand'chose
pourtant pas grand'chose
pas grand'chose
pas grand'chose (73).*

Après cinq siècles de domination occidentale, l'Africain ne semble pas toujours avoir pris la mesure réelle de sa condition d'esclave, encore moins compris les enjeux de la domination étrangère, apprécié les richesses dont

il est dépouillé, éprouvé l'horreur des vies humaines sacrifiées, et, surtout, saisi la donne d'un monde en perpétuelle mutation. Pourtant, une redéfinition des fondements de l'identité et de la personnalité africaine pourrait largement contribuer à instituer des rapports autres que maître/esclave entre l'Occident et l'Afrique. C'est peut-être dans ce sens que *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon propose, de prime abord, de guérir l'Africain de lui-même :

Le Noir est un homme noir, c'est-à-dire qu'à la faveur d'une série d'aberrations affectives, il s'est établi au sein d'un univers d'où il faudra bien le sortir.

Le problème est d'importance. Nous ne tendons à rien de moins qu'à libérer l'homme de couleur de lui-même. Nous irons très lentement car il y a deux camps : le blanc et le noir (6).

La problématique de Fanon rejoint pour ainsi dire la thèse exposée dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*. Ce n'est qu'une fois libéré de lui-même que le Nègre pourra se libérer de la domination blanche. Tel semble être le postulat et le nœud du problème.

Tout au long de son récit, Tchicaya U Tam'si démontre que les indépendances africaines ne constituent rien de moins que la reproduction de la trahison des roitelets nègres d'antan cédant femmes et enfants, or et ivoire, corps et âme contre de la pacotille. Les indépendances en série des années 1960 sont négociées au prix du massacre des nationalistes africains. Dans le cas d'espèce, l'auteur cite le martyr de Patrice Lumumba dont la passion inaugure l'ère des indépendances en trompe-l'œil et la frénésie des tourments postcoloniaux. Claudia Ortner-Buchberger relève du reste l'absurdité de ce martyr de Lumumba dans la poésie de Tchicaya U Tam'si : « Bien que le personnage de Lumumba reste l'icône du « combattant », il n'est pas intégré dans une vision du monde où le sacrifice aurait un sens : au contraire, Lumumba devient le paradigme de l'absurdité » (148).

Nationaliste intransigeant, Patrice Lumumba prône une rupture radicale avec l'ordre colonial, une véritable renaissance de la personnalité africaine, une reprise de l'initiative historique par les Nègres se forgeant leur propre destin, une franche opposition contre l'exploitation coloniale et l'asservissement de la personnalité africaine, un refus de tout impérialisme fondé sur le pillage des ressources du continent africain sur fond de racisme. Au nationalisme africain alors porté par la voix de Patrice Lumumba au Congo, fait écho la lutte de Ruben Um Nyobé au Cameroun

et de Kwame Nkrumah au Ghana, pour ne s'en tenir qu'aux plus téméraires.

C'est sans doute ici que se situe le tournant de la perte de l'Afrique qui n'a jamais su prendre la véritable mesure de ses rapports avec l'Occident. Contrairement à l'Africain n'a pas encore assimilé la leçon de l'impérialisme occidental, ce dernier, bien au contraire, a une pénétrante connaissance de ses sujets coloniaux et postcoloniaux. Pour atteindre ses objectifs, le conquérant a pour stratagème la mise à contribution des Africains eux-mêmes. On voit mal d'ailleurs comment l'assujettissement de l'Afrique par l'Occident aurait été possible autrement que par ce machiavélisme. Dans « Savoir et légitimation », Ambroise Kom souligne la méprise des Africains :

On peut se demander si les Africains ont véritablement jamais mesuré à leur juste valeur les enjeux de la rencontre avec l'Occident. Avons-nous maîtrisé la grammaire de la pensée impériale? Car si tel était le cas, c'est en terme de rupture en non point d'assistance, fût-elle technique, ou même de coopération que nous aurions dû envisager notre avenir [Mots pluriels 14, (2000)].

Le fait est que les Africains se fourvoient dans leurs rapports avec l'impérialisme européen qui, de son côté, ne perd jamais le sens de ses intérêts. Aussi, l'Occident utilise-t-il à sa guise les Africains qui sont loin de soupçonner les enjeux réels des transactions.

À partir d'ici, on pourrait souligner le rapport de force absolument favorable à l'envahisseur, avec sa supériorité militaire et ses techniques de domination mille fois éprouvées. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la culture européenne est en constante évolution pour satisfaire ses rêves de conquête et de domination. Qu'il s'agisse de l'ère de l'exploration des côtes africaines et de l'établissement des comptoirs, de la pénétration à l'intérieur des terres et de la traite négrière, de l'apartheid et de la colonisation, de l'après guerre froide et de la fuite de cerveaux africains, la culture occidentale, toujours, invente des stratégies efficaces pour soumettre l'Africain, défenseur acharné de ses traditions ancestrales.

Ces fruits si doux de l'arbre à pain décrit, entre autres méprises, « la fascination qu'ont ces putains de nègres pour des indépendances octroyées, moyennant l'abandon pur et simple des articles principaux concernant la souveraineté nationale. L'âme, le corps » (293). La critique de Tchicaya U Tam'si va au-delà de l'octroi des fausses indépendances. En effet, le romancier passe au crible de sa critique les contours du pacte colonial et

l'engrenage de l'autodestruction dans lequel se confinent les Africains. Pour preuve, la participation des Africains à l'assassinat de Patrice Lumumba. C'est justement de cet assassinat que dérive la descente aux enfers du Congo indépendant, symbole du continent africain dans son ensemble.

Les indépendances africaines illustrent un marché de dupes, une tragédie mettant en scène les marionnettes africaines et les colonisateurs, d'habiles manœuvriers. Hormis le Cameroun, aucune colonie française d'Afrique noire ne s'engage dans l'aventure d'une guerre de libération nationale contre la mère patrie. Il appartient aux historiens d'expliquer une telle inertie à moins que, une fois de plus, l'on ne s'en tienne aux redoutables techniques de domination de l'occupant, pourtant tenu en échec en Indochine et en Algérie au terme de deux guerres de décolonisation sans merci. Tchicaya U Tam'si rend compte de la célébration des fausses indépendances, non sans gravité :

Qui ne se souvient de la liesse de tout le mois d'août 1960? Un embrasement des cœurs. Même si nous ne récoltions pas le pouvoir, nous n'étions pas plus frustrés que ça, parce que c'est notre cause qui triomphait. Curieuse époque. Ça paraît si loin, alors que ce n'est pas plus vieux que trois ans. A peine. Et nous semblons avoir vieilli de cent ans. Sans être bien avancés pour autant, puisque ça s'annonce pis que tout ce que « nous avons connu »! pour reprendre le mot de Lumumba, le pauvre! Oui : « Nous avons connu! » Ah! ce que « nous avons connu »!... Ceux d'ici ont prêté main forte à ses bourreaux. Ils ne l'emporteront pas au paradis. Dieu non! Un saint, un martyr, cet homme. La misère du pauvre Noir ne finira-t-elle donc jamais? Voilà! il disait « Nous avons connu... »! Combien d'autres le diront encore dans les temps à venir, parce que ce n'est pas encore demain la fin (71).

L'euphorie des indépendances couve le désenchantement qui lui fait suite. À ce propos, le martyr de Patrice Lumumba serait l'aune pour mesurer le drame colonial et postcolonial qui déchire le romancier. L'assassinat de cette figure mythique marque l'entrée de l'Afrique dans l'ère des indépendances en trompe-l'œil qui n'a de cesse de la dévoyer. De ce point de vue, le récit dénonce avec véhémence la faillite des indépendances africaines, les espérances déçues et les hommes de paille du colonisateur. Pour dire le moins, les indépendances africaines confortent plus que jamais les puissances colonisatrices dans le rôle de maître tout en installant les Africains dans l'illusion de la liberté reconquise.

Il est assez paradoxal de voir l'esclave participer de son propre chef au système imaginé par son maître pour lui dénier toute humanité, système qui le ravale au rang de bête de somme, d'outil de production pour le confort et le bien être de son bourreau. Dans *Peau noire, masques blancs*, Frantz Fanon expose le processus par lequel l'esclave contribue au renforcement du système qui le subjuge : « Après avoir été esclave du Blanc, il s'auto-esclavagise. Le nègre est, dans toute l'acception du terme, une victime de la civilisation blanche » (155).

À ce stade d'analyse, on pourrait se demander comment l'Africain pourrait sortir du cercle vicieux. En sus de l'assimilation des valeurs du conquérant, le romancier préconise la remise en question de la culture africaine dans ce qu'elle recèle d'anti-valeurs. En somme, il s'agit d'opter sans délais pour une mobilisation de toutes les énergies créatrices. Le monde est régi par la violence et le paramètre de rapport de force ne saurait être occulté. L'enjeu, une fois de plus, est la renaissance africaine et son affirmation par rapport aux autres cultures. Cet idéal est aux antipodes de la donne actuelle. Le récit de Tchicaya U Tam'si met en lumière le rôle peu honorable du colonisé dans le concert des nations :

La Belgique, la France, qui ont décolonisé malgré elles (mais ont des arrière-pensées qui ne trompent personne), la Belgique et la France sont présentes, actives. Ont leurs pions. Le Portugal maugrée. Ses provinces africaines ont dans son organisme la vitale fonction régulatrice des reins. Elles lui mènent une guerre qui menace de ruiner sa santé.

Le pétrole, la stratégie. Tout a un rôle dans la grande guerre des positions. Les enjeux sont imbriqués. Vaste jeu d'échecs, les pions se font l'illusion d'être les maîtres d'un jeu dont ils sont pourtant l'enjeu pitoyable. Independa, cha-cha! dansait-on, à Kin, Abidjan, Accra, Bangui, Brazza, Conakry, Cotonou, Dakar, Douala... La musique, qui venait de Léo, disait que independa fut payée cash, à la table ronde, à Bruxelles. Or voilà c'était presque un marché de dupes. C'est l'acheteur qui avait été le vendeur à la solde, qui avait reçu monnaie de singe! Il avait vendu son âme au diable qui mène le bal. Et c'est le damné qui danse (227-8).

L'écrivain congolais souligne pour ainsi dire le poids mort de l'Afrique des indépendances dans le concert des nations. Une fois de plus, il est question de la duperie et de la faiblesse de l'Africain face à la redoutable efficacité de l'impérialisme européen; en d'autres mots, le sempiternel

échange asymétrique entre l'Africain et l'homme blanc est ici décrit. Toujours, l'on a affaire à la reproduction de l'absurdité et du paradoxe par lesquels l'Africain se dépouille au bénéfice de l'Occident, une constance des plus troublantes.

Des roitelets nègres de l'ère précoloniale à la fuite de cerveaux contemporaine en transitant par les tyrans ubuesques des indépendances, l'on assiste à l'identique scénario du renforcement de la puissance du monde occidental au détriment de l'Afrique. D'un bout à l'autre de la chaîne, l'on peut remarquer un affinement constant dans la technique de domination. De la chasse à l'homme pendant l'esclavage, l'on est passé, subrepticement, à la conquête coloniale à coups de canons et, par la suite, à la distribution des indépendances fictives. De nos jours, l'exil de la matière grise africaine constitue l'une des principales formes d'expropriation du continent noir, en conjonction avec le pillage des matières premières. Les esprits naïfs pourraient voir dans ces variantes une humanisation des mœurs occidentales. Erreur ! L'avidité quasi insatiable du maître, autant dire, sa concupiscence invétérée reste la seule explication valable des différents angles d'approche.

Loin d'être une aberration pour les consciences occidentales, et eu égard à la loi d'airain de la civilisation judéo-chrétienne, un esclave aux fers et en cage est avant tout un non-sens économique, parce que contre-productif. Et puis, le colonisé ne remplit-il pas si bien la sale besogne, à savoir, la répression dans le sang de toute velléité de soulèvement contre l'ordre institué ? Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur les hauts faits des potentats locaux, mandataires des maîtres de ce monde, personnages en passe de constituer un lieu commun dans la littérature africaine.

Dans ses rapports avec l'esclave, la vérité du maître tient fondamentalement à la violence en vue de l'exploitation. Au fil du temps, le rôle de père fouettard est dévolu aux agents locaux, la métropole s'arrogeant le rôle de chef d'orchestre. D'ailleurs, l'essence économique des rapports entre le colonisateur et le colonisé avait déjà attiré l'attention de Fanon qui, du même coup, y voyait une piste de libération :

Il demeure toutefois évident que pour nous la véritable désaliénation du Noir implique une prise de conscience abrupte des réalités économiques et sociales. S'il y a complexe d'infériorité, c'est à la suite d'un double processus : économique d'abord.

— par intériorisation ou, mieux, épidermisation de cette infériorité, ensuite (8).

Aux Africains qui ont la tendance facile à croire que leur domination par l'Occident est motivée exclusivement par la couleur de leur peau, Frantz Fanon met en avant l'argument économique. Cette domination est tout simplement l'issue d'un rapport de force défavorable à l'Afrique, une évidence bien pénible à relever. Le rapport de force en question a lieu sur le plan culturel, avec, comme champs d'application l'économie, la technologie, la politique, l'organisation sociale et administrative, en un mot, la vision du monde et la manière d'être.

Qu'importe que l'Occident doive à l'esclavage et à l'exploitation coloniale une bonne part de ressources ayant contribué à jeter les bases de son opulence et de sa modernité ! Il s'agit d'une autre évidence sur laquelle il n'est pas nécessaire d'insister. Dire que ces hauts faits historiques ne sont toujours pas considérés comme des crimes contre l'humanité, et, du même coup, ne méritent guère de réparations ! Il est d'ailleurs absurde d'envisager une quelconque réparation tant que l'Africain n'aura pas réussi à changer la donne. L'argument moral et l'angélisme de l'humanité africaine pèsent de peu de poids dans un monde régit par la raison du plus fort. À ce propos, Axelle Kabou note :

En outre, l'histoire de l'humanité n'offre aucun exemple de nations faibles ayant obtenu des réparations de guerre en se contentant de gémir. L'Afrique doit intégrer rapidement cette vérité historique : les indemnités de guerre versées aux nations impuissantes à recouvrer leurs droits sont des mythes. [...] En cas de guerre, le vaincu peut prétendre récupérer son bien par le biais d'une autre guerre ou par le recours à une autre menace objectivement inquiétante. Cela suppose que l'on soit capable d'en imposer par les faits, et non pas seulement par le verbe ; que l'on soit de taille à affronter le voleur ; ce qui, il faut le souligner, est loin d'être le cas de l'Afrique des « Etats nains » face à une Europe des nations, a fortiori au regard de l'Europe unifiée (106).

Encore une fois, l'Afrique a du mal à assimiler les leçons de l'histoire. Il reste à examiner de plus près la collaboration de l'Africain au système qui met son continent en coupe réglée.

Dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, le martyr de Patrice Lumumba a une grande charge symbolique. Le narrateur accuse les Africains d'avoir prêté main forte au complot international du gouvernement belge, de la CIA américaine et de l'Organisation des Nations Unies contre Patrice Lumumba ; par la suite, ils célèbrent avec

force effusions les fausses indépendances à eux octroyées. Sans absoudre les Occidentaux, les cerveaux du meurtre de Patrice Lumumba de leurs propres aveux, Tchicaya U Tam'si est particulièrement ulcéré par la complicité africaine dans ce crime. Il est déchirant de noter combien l'Africain n'a pas le sens de ses intérêts, tant il est vulnérable à la manipulation. Ici, il n'est nullement besoin de s'attarder sur la voracité et le machiavélisme du conquérant blanc, mais plutôt, de procéder à une nouvelle formulation de la question : comment sortir des serres de l'impérialisme occidental? Il appartient aux Africains, et à eux seuls, de se poser cette question et de rechercher les voies et les moyens pour y répondre.

Il est du devoir imprescriptible pour tout peuple, subjugué ou non, de penser son destin, au regard de son passé historique et de ses rêves d'épanouissement, sans pour autant perdre le sens de la réalité quotidienne. On ne le dira jamais assez, l'Afrique est confrontée à un impératif catégorique : s'affranchir du joug de l'impérialisme ou se résigner à un esclavage perpétuel. On pourrait cerner la même problématique du point de vue des colonisateurs qui, toujours, plient l'Afrique grâce à un seul et même stratagème. Dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, Tchicaya U Tam'si démonte l'astuce du conquérant blanc :

Nos ennemis comptent sur nous-mêmes pour nous anéantir nous-mêmes! Réduire nos forces d'abord, pour ensuite nous avoir à leur merci. Regarde ce qui est arrivé avec Lumumba, ce sont les Congolais qui se sont chargés d'avoir son sang sur la conscience, avec la complicité des Africains à qui l'on a fait croire qu'il était l'ennemi de son propre pays et qu'il était bon qu'on l'élimine (234).

Au soir de sa vie, l'écrivain camerounais Mongo Beti reprend l'argument de la trahison des nationalistes africains par leur propre peuple. C'est dans ce sens qu'il affirme dans *Mongo Beti parle* :

Les quelques leaders qui avaient quelque peu réfléchi aux enjeux idéologiques de la libération de l'Afrique ont été très vite balayés. Et pas seulement par la méchanceté des Blancs, mais par les Africains eux-mêmes qui n'ont rien fait pour protéger leurs leaders. Qu'est-ce que les Africains ont fait pour protéger Lumumba? C'est même d'autres Africains qui ont été utilisés contre lui comme ce fut le cas pour Um Nyobé et d'autres. Qu'est-ce que les Africains ont fait pour

protéger Nkrumah? Cela change un peu quand même parce qu'on a vu ce qui s'est passé en Afrique du Sud (50).

L'Afrique subit ainsi la cruelle loi de l'impérialisme européen qui la manipule à sa guise. Prise au piège de l'autodestruction, il lui appartient de théoriser et de mettre en œuvre sa libération de l'esclavage séculaire. Dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, Raymond et Gaston Poaty s'y essayent, mais en vain. Leurs parcours narratifs et leurs convictions idéologiques préconisent une réelle émancipation africaine. À l'instar de Patrice Lumumba, leur mentor, ils sont tous deux assassinés.

Ce fut d'abord le juge Raymond Poaty, un modèle de compétence professionnelle et d'intégrité morale dans un Congo indépendant voué à la médiocrité et la corruption, à la lutte pour le pouvoir et à la néantisation. La vertueuse famille Poaty est en rupture de ban dans un pays qui se saborde dans une lutte fratricide pour prendre la relève des colonisateurs. Le romancier expose les méandres de l'institution de la médiocratie :

Elle [Matilde Poaty] voyait bien la guerre que les gens se faisaient. Une vraie foire d'empoigne. Une ruée sur les premières places. Un délire collectif. Si des hommes comme le juge Raymond Poaty étaient arrivés grâce à leur mérite, les miraculés de l'indépendance, eux... On a vu des plantons devenir chef de cabinet ministériel, de braves moniteurs d'école promus ministres, qui de l'Education nationale qui de l'Information. L'aide infirmier ministre de la Santé. Le moniteur ne savait pas enseigner, l'infirmier ne savait pas bander une plaie. Qu'importe. Ministre, ministre. Honte à qui ne sera pas ministre.

Peut-on ne pas savoir tenir une classe, et être un bon ministre et faire de la bonne éducation pour tout un peuple? On va voir ce que tout cela va devenir. Déjà que les rues de Brazzaville retournent à la brousse. Quant à l'hygiène dans Poto-Poto, c'est une autre affaire. Des gens qui ne savent pas ce qu'est une rue ne savent non plus la faire entretenir. Ce ne sont pas des questions de détails (66-7).

Sans occulter la responsabilité des Africains, il faudrait préciser que la dérive des indépendances est un autre échafaudage du colonisateur. Contraintes à l'octroi des indépendances, les puissances colonisatrices créent le chaos avant leur départ, une manière éloquente de justifier a posteriori la « mission civilisatrice » qu'elles s'étaient assignées. Dans cette optique, toute velléité d'émancipation est contrecarrée à coup d'assassinats des visionnaires et autres nationalistes africains. À la suite de cette purge, le

colonisateur installe au pouvoir ses affidés, afin de perpétuer sa mainmise sur ses conquêtes.

Jamais, le colonisateur n'avait imaginé sa présence en Afrique comme temporaire et, par conséquent, l'alternative ou une relève endogène ne furent jamais envisagées. C'est ici que la notion de territoires conquis prend toute sa signification tant les Africains sont littéralement dépossédés d'eux-mêmes de leurs ressources. Conséquent et lucide devant la tragédie de l'histoire, Tchicaya U Tam'si prend néanmoins acte des rudiments de la modernité qui accompagnent la terreur coloniale. Encore une fois, Raymond Poaty se fait le porte-parole de l'écrivain lorsqu'il affirme :

Le progrès que nous avons chèrement acquis, nous devons le conserver, le faire fructifier, et pour cela personne, je le dis et je le répète, personne ne doit être au-dessus de la loi! [...] Et le gouvernement d'un pays doit être dans les mains des plus méritants, des plus capables, des plus sages. Je suis juge, parce que j'ai appris et que je suis intègre. Ma femme est directrice d'école, parce qu'elle a travaillé dur pour cela! (67).

Le culte du travail, le respect des valeurs éthiques et la vision d'une Afrique moderne sont autant de stratégies d'émancipation que préconise le juge Raymond Poaty, une manière sans doute de conjurer à jamais le démon de la recolonisation. Le personnage incarne, de toute évidence, la vision du monde de son créateur et, partant, celle de Patrice Lumumba, leur mentor.

On comprend dès lors les ennuis du personnage avec la classe politique congolaise qui l'étiquette de « communiste » (69) et même, de fou. Intègre et nationaliste, le juge Raymond Poaty se mue en justicier et, avec une multitude d'adeptes, il déclenche la révolution populaire qui renverse le régime de l'abbé Lokou, « l'autocrate en soutane ». Ici, le romancier s'inspire visiblement des péripéties de l'histoire de la chute du régime de l'abbé Fulbert Youlou au Congo en 1963. On parle plus communément de l'année des « Trois glorieuses journées des 13, 14 et 15 août, qui ouvre une période de remise en question de notre passé colonial, du régime néo-colonial, de nos coutumes rétrogrades » (Tati-Loutard, 4).

Pour avoir mené de front un soulèvement populaire contre ce régime néo-colonial, Raymond Poaty est enlevé et assassiné par les sbires du tyran qui font disparaître jusqu'à son corps. Prophète et martyr, le destin tragique du juge, qui disparaît sans laisser de tombe, rappelle curieusement la passion de Patrice Lumumba, son mentor.

Gaston Poaty poursuit courageusement l'œuvre de son père, avec, hélas! le même résultat. Il existe, au niveau narratif, une singulière continuité entre le rôle actantiel du père et du fils, parallèle que l'on retrouve entre le romancier et la figure mythique. Le relais entre Raymond et Gaston Poaty se situe au beau milieu du texte, ce qui dessine la structure symétrique du récit :

Six mois plus tard, tout espoir de retrouver le juge fut abandonné. Gaston, qui avait, de fait, exercé au sein de la famille l'intérim de chef de famille, prit ses responsabilités, convoqua tous les membres de la famille, décréta le deuil du défunt juge Raymond Poaty. Le gouvernement s'associa à ce deuil. Il décida que la rue où se trouvait la maison du défunt porterait désormais le nom de Raymond Poaty. Une stèle commémorative fut érigée à l'entrée de la rue Raymond Poaty, martyr. Poto-Poto exigea et obtint d'avoir une place Raymond-Poaty, prophète et martyr (162).

Le fils poursuit l'œuvre du père au sein du Mouvement National de la Révolution (MNR) qui, désormais, tient les rênes du pouvoir. Une rivalité et une jalousie sans borne naissent entre Gaston Poaty et Paulin Pobard, des amis de longue date. Les querelles de personnes prennent le pas sur la question nationale. Les nouveaux révolutionnaires se grisent de slogans creux contre le colonialisme et l'impérialisme, s'inventent sans cesse des complots pour régler leurs comptes personnels et se livrent à des pratiques d'inspiration fasciste. C'est l'ère des suspensions et des purges. L'intolérance est à son comble. Le Congo se saborde.

À la différence de ses camarades de parti et du gouvernement qui se gargarisent de discours militants, Gaston Poaty procède à une relecture sans complaisance du colonialisme. Ses réflexions ne sont pas du goût de la classe politique qui le liquide sans autre forme de procès. Bien qu'épousant le raisonnement par l'absurde, et en dépit du fait qu'il verse par endroit dans le paradoxe, le discours de Gaston Poaty n'est pas dénué de pertinence. Sa réflexion est des plus troublantes :

Je note qu'à ma connaissance, personne ne s'est posé la question de savoir si le colonialisme dont nous faisons la source de tous les maux, n'était pas, en fait, la première grande révolution des temps modernes de l'Afrique, d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Que nos peuples d'Afrique l'aient voulue ou pas. Que ces peuples aient été contraints ou pas, ça n'y change rien. Ils sont ce que cette révolution-là en a décidé.

Nous sommes... Il reste vrai, dans l'ensemble, que si c'est involontairement que les peuples d'Afrique ont été les agents d'une révolution qui a bouleversé leur vie, le sens de leur destinée, cette révolution est la leur et qu'ils se doivent de l'interroger attentivement, puisque d'elle dérivent toutes les révolutions présentes et futures que connaîtra le continent. Ils se doivent d'étudier celle-là pour mieux réussir les autres [...]. Est-ce que continuer à ne pas considérer le colonialisme comme une révolution ne nous conduirait pas dans le mauvais sens de l'histoire? Une réflexion. Une interrogation. Depuis quand est-ce un crime que de s'interroger, de réfléchir? Pourquoi est-ce si difficile de résoudre nos problèmes? Quel est le paramètre que nous ne prenons pas en compte? Il se peut aussi que nous ne comprenions pas la nature exacte de ces problèmes. Peut-être devrions-nous d'abord nous remettre en cause, avant de nous attarder à certains problèmes. Je crois que, ce faisant, leur solution sera plus aisée. Voilà...! (199-200).

Iconoclaste sans être dogmatique, irrévérencieux sans verser dans la provocation, ce discours dérange pour la simple raison qu'il adopte un angle d'approche inhabituel sur un sujet rarement remué. L'ironie veut que l'arrêt de mort de Gaston Poaty soit signé sur la base du doute qui l'habite, des interrogations qui le hantent et de l'angoisse qui le déchire. À l'évidence, sa pensée dérange son auditoire, une classe politique congolaise satisfaite d'elle-même.

Et quand bien même ce discours serait de la provocation, la sentence extrême qui en résulte ne ferait que confirmer l'intolérance de l'Afrique des indépendances à l'égard de ses meilleurs fils. Tout se passe comme si cette réflexion constituait l'idée maîtresse à partir de laquelle l'écrivain peint l'angoisse existentielle de l'Afrique coloniale et post-coloniale. L'heureuse formulation de cette matrice dont l'expansion génère le récit informe la pensée de l'auteur et illumine son œuvre dans sa totalité.

Dans ce roman, l'idéal préconisé par l'écrivain et sa vision du monde semblent être pris en charge par Raymond et Gaston Poaty. Plutôt que d'accuser les effets néfastes de la colonisation dans la dérive du continent noir, comme il est courant de le faire, l'écrivain appelle les Africains à tirer les conséquences de l'histoire et à se regarder en face. Et Ambroise Kom de corroborer : « Manifestement, notre continent reste à la traîne. Et tout permet de conclure que nous n'avons jamais eu qu'une connaissance superficielle de l'Autre. Ce faisant, nous avons omis de poser les questions qu'il fallait sur nous-mêmes » [Mots pluriels 14, (2000)]. Si Caliban est

nié par Propero, son affirmation passe nécessairement par une inspection que l'on ne saurait confondre au nombrilisme.

Le romancier scrute les absurdités et les paradoxes qui minent le continent noir et, au passage, il érige le colonialisme au rang d'« une grande révolution » au lieu d'y voir la source obsessionnelle du malaise africain. Ce faisant, l'écrivain congolais contribue à sa manière à un débat qui a longtemps été escamoté.

En tout état de cause, explorer une zone aussi inédite, soulever une question aussi délicate, nécessite une bonne dose de courage de la part du romancier. On en veut pour preuve l'assassinat de Raymond et Gaston Poaty, ses porte-parole, par la classe politique de leur pays. Le Président Lokou, Paulin Pobard, les membres du Bureau politique, le président de l'Assemblée Nationale, le Premier Ministre et consort les condamnent à une mort atroce.

Dans un environnement où le politique brille par sa médiocrité intellectuelle, l'on est prompt à crier haro sur le penseur, avant même d'avoir cherché à saisir les contours de son discours. Interrogée sur les propos de son époux, une pratique digne de l'inquisition, Mathilde Poaty explique : « Si c'est une affirmation, c'est un paradoxe. Si c'est une question... Si c'est une question... Après tout, tout peut se démontrer par l'absurde. Une manière aussi de conduire le raisonnement » (203). Cette sortie de Gaston Poaty tient entre l'absurdité et le paradoxe, entre l'ineptie et la boutade. Pour illustrer la pertinence de son propos, Gaston Poaty va plus loin :

[II] *sortit tant d'autres arguments dont un qui méritait le qualificatif de réactionnaire. Objectivement. Par exemple : « Nos pères croyaient dans la vertu civilisatrice du colonialisme ! » Ou : « Notre peuple y croit. Ils sont nombreux parmi nous qui y croient. » De mieux en mieux : « Notre indépendance n'a rien rejeté de ce que le colonialisme a apporté, donc... »* (207).

Tchicaya U Tam'si exhorte les Africains à se remettre en cause dans un récit paru en 1987. Une lecture erronée de son texte pourrait faire passer sa vision autocritique pour un appel à la re-colonisation, tellement son analyse semble avoir la résonance de l'auto dénigrement. L'écrivain, bien au contraire, mène une lutte sans merci pour une véritable émancipation du continent noir.

Trop de soleil tue l'amour (1999) et *Branle-bas en noir et blanc* (2000) de Mongo Beti reprennent les thèses de Tchicaya U Tam'si avec une pointe

de sarcasme. Dans le dernier titre cité en effet, une tirade bien sentie d'Eddie illustre davantage la question :

Faut pas toujours accuser les autres. Il vient un moment où on doit se regarder en face. Une maladie correctement diagnostiquée n'est-elle pas à moitié guérie? [...]

Il y en a d'autres à travers le monde qui se sont trouvés dans la même choucroute que nous, et qui n'ont pas pédalé en vain. Si un peuple se découvre piégé par l'histoire dans le précipice de l'arriération, faut qu'il grimpe vite fait jusqu'au pic appelé civilisation ou développement, comme tu voudras. Soit il a les reins robustes, et il s'en sort en escaladant laborieusement mais victorieusement la pente rendue d'autant plus abrupte par la pression de l'urgence. Regarde les Japonais, les Coréens, les Singapouriens, les Taiswanais, et tutti quanti. Voilà des peuples aux reins robustes et qui ont réussi l'escalade. Soit il a les reins en coton, il est faiblard, quoi, et il s'embourbe. Ça, c'est nous. Alors, assez de vos conneries, commencez par vous regarder en face, c'est pas très beau. Ras le bol des pleurnicheurs. Tout est avant tout de notre faute. Au boulot, merde! (202-3).

L'urgence de l'autocritique que signale Mongo Beti dans *Branle-bas en noir et blanc* s'accorde avec la vision de Tchicaya U Tam'si dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*. La seule différence ne se décèle que dans le discours sarcastique de l'un et le raisonnement absurde et paradoxal de l'autre. Ces deux stratégies narratives constituent des appels retentissants à l'autocritique, une voie/voix qui semble en gestation dans la littérature africaine. Avec leur verve sarcastique, les derniers travaux de Mongo Beti recourent à l'autocritique préalablement formulée dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*.

Par-delà leurs appels à l'autocritique, Tchicaya U Tam'si et Mongo Beti ont maints points communs dont toute une vie d'exil en France; l'œuvre littéraire de l'un est viscéralement ancrée au Congo autant que celle de l'autre au Cameroun; le premier est obsédé par Patrice Lumumba autant que second par Ruben U Nyobé, figures mythiques du nationalisme africain aux côtés desquelles ils ont respectivement milité; leur vision autocritique surgit dans leur dernier récit qui, sous plusieurs angles, marque la somme de leurs écrits et, sans doute, la fine pointe de leur pensée. On serait mal inspiré de les soupçonner de couvrir le complexe du colonisé tant est pertinent le problème soulevé et radical leur engagement anti-colonial.

Sans pour autant abandonner la critique coloniale et post-coloniale qui constitue l'essence de ses écrits, Mongo Beti, à son retour d'exil, passe à une critique acerbe de l'Afrique et des Africains qu'il accuse d'être les premiers fossoyeurs du continent noir. Encore ne fois, ces deux écrivains procèdent de fait à une autocritique, chacun dans son style. Les colonisateurs ne sont ni épargnés ni absous, bien au contraire. Ces romanciers s'attaquent à la racine de l'ordre colonial qui voue l'Afrique à l'autodestruction.

Dès son premier contact avec les Africains, le colonisateur étudie les peuples conquis, question de s'assurer la maîtrise de ses sujets. L'éducation, l'armée, l'administration et l'église coloniales rationalisent et systématisent l'entreprise de conquête pour la figer dans l'éternité. C'est ainsi que ces différentes branches de la machine coloniale étudient assidûment les peuples « indigènes » dans le sens de leurs intérêts. L'histoire, l'anthropologie, l'ethnologie, la linguistique et bien d'autres aspects des peuples subjugués sont autant de domaines d'étude dont l'orientation idéologique préserve et sauvegarde les intérêts de la métropole. L'appel à l'autocritique qui est ainsi lancé est une tentative de subversion de la doctrine coloniale dans l'espoir d'émanciper l'Afrique.

Loin de faire l'apologie de la colonisation, ces deux écrivains sont meurtris par le drame du peuple africain et la décrépitude de leur continent. Mieux que quiconque, ils ont à cœur une réelle émancipation de leurs peuples. Néanmoins, leurs démarches autocritiques interfèrent avec plusieurs poncifs coloniaux et esclavagistes qui font des Nègres des paresseux, des êtres frustes et naïfs, pour tout dire, une race inférieure. Seulement, le dénigrement des colonisateurs est une stratégie d'assujettissement cependant que la démarche autocritique de ces écrivains africains vise la libération d'un esclavage millénaire.

Références bibliographiques

- Beti, Mongo. *Branle-bas en noir et blanc*. Paris : Julliard, 2000.
_____. *Le Pauvre Christ de Bomba*, Paris : Présence Africaine, 1976.
Césaire Aimé. *Toussaint-Louverture*. Paris : Présence Africaine, 1981.
Damas, Léon-Gontran. *Pigments. Névralgiques*. Paris : Présence Africaine, 1972.
Fanon, Frantz. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil. 1952.
Haley, Alex. *Racines*. Paris : J'ai lu, 1976.
Kadima-Nzuji, Mukala, « Présence poétique », *Notre Librairie : littérature congolaise*, n^{os} 92-93, mars-mai 1988, p. 146-150.

- Kabou, Axelle. *Et si l'Afrique refusait le développement?* Paris : L'Harmattan, 1991.
- Kom, Ambroise. « Savoir et légitimation », *Mots pluriels*, n° 14, 4^e année, juin 2000.
- _____. *Mongo Beti parle*, Bayreuth : Bayreuth African Studies 54, 2002.
- Lamming, George. *The Pleasures of Exile*, London – New York : Allison & Busby, 1984.
- Ortner-Buchberger, Claudia. « Lumumba dans l'œuvre poétique de Tchicaya U Tam'si. Décomposition et recomposition d'un mythe », *Patrice Lumumba entre Dieu et Diable. Un héros africain dans ses images*, Paris : L'Harmattan, 1997.
- Oyono, Ferdinand. *Le Vieux nègre et la médaille*. Paris, Julliard, 1956.
- Senghor, Léopold Sédar. *Œuvre poétique*. Paris : Seuil, 1990.
- Tati-Loutard, Jean-Baptiste. « Itinéraire », *Notre Librairie*, 92-93, mars-mai 1988.
- U Tam'si, Tchicaya. *Arc musical* précédé de *Epitomé*. Paris; Pierre Jean Oswald, 1970.
- _____. *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*. Paris : Seghers, 1987.